

## **La triple violence : à propos de la pulsion de mort dans la théorisation freudienne**

Lina BALESTRIERE

(23) Aucun concept n'a suscité tant de désaccords théoriques parmi les psychanalystes comme le concept de pulsion de mort. Non seulement les interprétations en ont été très variées mais de plus la nécessité même d'un tel concept a été mise en cause.

L'enjeu est important : né de l'exigence de penser le traumatisme, la répétition, mais aussi le narcissisme, la « réaction thérapeutique négative », la pulsion de mort nous confronte à la limite du pensable : pensée du négatif jusqu'à l'annihilation de la pensée et à l'auto-mutilation par la psyché de ses fonctions.

1) Mais de quelle annihilation s'agit-il ? Quelle est cette « mort » qui se trouve liée au concept de pulsion ? Freud lui-même en proposant un tel concept n'échappait pas aux contradictions et aux hésitations. A la fin d'*Au-delà du principe de plaisir*, il affirmait, conscient des oscillations de sa propre pensée : « *Nous ne pouvons (24) pas encore nous décider avec certitude pour telle ou telle de ces formulations* »<sup>1</sup>.

Notre propos, dans le cadre de cet article, ne vise pas à prendre de front le problème théorique que posent ces contradictions<sup>2</sup>. Nous proposons plutôt de dégager une problématique appréhendée critiquement dans son histoire par rapport aux exigences cliniques qu'elle a exprimées.

Lorsque Freud promeut la pulsion de mort en 1920, c'est une conception renouvelée de la problématique pulsionnelle qu'il propose. Les faits cliniques dont la théorie se doit de rendre compte sont alors tout particulièrement les manifestations de la névrose traumatique et surtout les limites au maniement de la cure psychanalytique qu'imposent le sentiment de culpabilité inconscient et la « réaction thérapeutique négative ».

Freud est conscient de proposer une nouvelle manière de concevoir le fonctionnement pulsionnel qui risque de heurter plus d'un parmi ses disciples. Postuler une tendance à l'auto-destruction, une répétition fondamentale au sein de tout être vivant avait, en effet, de quoi choquer.

Et pourtant, si le concept de pulsion de mort est un concept radicalement nouveau, l'exigence qu'il manifeste se confond avec la naissance même de la psychanalyse.

### **La violence de l'excitation**

En 1895, Freud formule une idée qu'il ne quittera plus : l'appareil psychique tend à la décharge totale de l'excitation. Dès les premières lignes de *l'Esquisse*, cette tendance sera qualifiée « *d'originelle* » (*ursprüngliche*) et sera posée au cœur du principe fondamental (*Grundprinzip*) du fonctionnement (25) psychique : le principe d'inertie.

A l'origine tel est donc le but de l'appareil psychique; ramener l'excitation au seuil zéro. Cette tendance

---

1. S. FREUD, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, p. 113.

2. Pour une réflexion sur cette question, cf. notre article « Nouvelle tentative pour formuler les deux principes du cours des événements psychiques », in *Topique*, n° 46, 1990, pp. 301-317, ainsi que *Freud et la question des origines*, thèse de doctorat, UCL, 1993 (en particulier le chapitre V : « Une situation topique pour Eros et Thanatos »).

se voit, cependant, modifiée dès le début : les excitations endogènes ne se déchargent pas automatiquement. Elles exigent, pour ce faire, l'intervention de l'Autre. Dès lors, le principe d'inertie se modifie en principe de constance, cette tendance selon laquelle l'appareil psychique ne visera plus la décharge totale mais le maintien de l'excitation, au seuil le plus bas possible en évitant toute élévation de ce seuil, c'est-à-dire en le maintenant constant.

D'aucuns ont vu dans le principe d'inertie la première nomination de la pulsion de mort. Et en effet, on est frappé par la radicalité de cette élaboration qui, en assimilant la tendance originelle de l'appareil psychique à la suppression de l'excitation, semble donner à celui-ci une visée fondamentale de mort<sup>3</sup>.

Mais une juste situation des principes qui sont théorisés comme réglant le fonctionnement psychique implique le fait de refaire le chemin qui a amené à leur formulation. Ce chemin est celui de la clinique. Or en 1895, cette clinique est essentiellement celle de l'hystérie et des névroses actuelles. Freud vérifiait pour ainsi dire chaque jour la violence qu'implique un excès d'excitation, que ce soit l'excitation traumatique non abréagiée des hystériques ou l'excitation sexuelle non élaborée et se changeant en angoisse flottante des névrosés de névrose actuelle. Face à cet excès, la décharge prenait toute sa valeur, celle qu'elle gardera comme notion métapsychologique, à savoir valeur de plaisir. De même, la notion de constance se dégageait et n (26) contrepoint de la notion de trauma (hystérique) et de quantum d'angoisse flottante (névroses actuelles) et consolidait sa pertinence en se présentant dès les premiers écrits théoriques de Freud comme un principe de fonctionnement.

Le principe d'inertie, par contre, apparaît pour la première fois en 1895. Dans le contexte qui est celui de l'époque, cette visée originelle de l'appareil psychique qui se nomme principe d'inertie exprime d'une manière particulièrement radicale l'exigence de penser le repos comme absence d'excitation, comme apaisement radical de celle-ci. D'ailleurs le mot « repos » apparaît dès les premières lignes de *l'Esquisse*, comme la première idée principale (*Hauptidee*) du projet qui occupe Freud : « *Ce qui distingue l'activité du repos (Ruhe) est d'ordre quantitatif* »<sup>4</sup>.

Si donc il y a une visée de mort au cœur de l'appareil psychique, cette « mort » que Freud théorise en 1895 n'est pas la visée de mort qui est celle que Freud reconnaît en 1920. On pourrait dire qu'entre l'une et l'autre court la même différence que l'on constate en clinique entre les psychoses (dont la confrontation clinique a précipité la nécessité de théoriser la pulsion de mort) et les névroses (actuelles et hystériques).

Face à la violence de l'excitation, effraction traumatique ou angoisse flottante dont le sujet ne sait même pas imaginer la décharge, déconnectée qu'elle est de sa source, une vision s'impose, celle d'un appareil psychique aspirant à la décharge totale, se déchargeant aussitôt qu'il est excité : repos atteint sans effort, appareil toujours en « repos » aurait-on envie de dire. La pertinence clinique d'un tel modèle est saisissante : il suffit de penser au discours de sujets dits « psychosomatiques », des anxieux, des dépressifs, des angossés... de ceux que Freud nommait des névrosés de névrose actuelle.

En rencontrant le trauma et l'angoisse, Freud découvre le désir, l'inconscient, le sexuel. Mais dans le même temps, un mouvement opposé à celui du désir se fait jour : un mouvement de fuite, d'évitement devant l'excitation, ce qu'on pourrait appeler avec un terme plus tardif la *haine de (27) l'excitation*. La « mort » dont il est question à propos du principe d'inertie est la *mise à mort de l'excitation*.

## La violence de l'objet

C'est en 1915, vingt ans après *l'Esquisse*, qu'une théorisation de la haine voit le jour. Le contexte propice à cette théorisation est le remaniement que le concept de narcissisme impose à la théorie des pulsions. Un texte comme *Pulsions et destins des pulsions* prend en charge ce remaniement en poursuivant l'avancée de *Pour introduire le narcissisme*, monographie qui à son tour explicitait ce qui s'était déjà imposé dans la réflexion sur le choix d'objet homosexuel dans *Léonard* ou dans le *Président Schreber*.

C'est que le concept, à peine né, va prendre une place décisive dans l'édifice de la théorie psychanalytique. Il est évoqué non seulement comme concept incontournable pour comprendre l'inversion et le choix homosexuel mais aussi pour comprendre la paranoïa et, par opposition, la démence précoce : la paranoïa manifesterait une fixation au stade du narcissisme alors que la démence précoce ne pourrait se comprendre que par référence à l'auto-érotisme.

On sait ce que le concept de narcissisme doit à la réflexion menée à partir des psychoses et à la

---

3. Cf. entre autres, la lecture que M. SCHNEIDER fait du principe d'inertie, comme d'une « *régulation... particulièrement funèbre* ». Elle souligne, de plus, combien « *Il est d'ailleurs étonnant que la version officielle concernant l'évolution de la pensée de Freud consiste à présenter l'importance accordée à la puissance de mort comme solidaire d'une étape terminale. Loin qu'on assiste, comme cette version tend à le faire croire, à un infléchissement progressif et tardif vers le thème mortuaire, cette aimantation radicale exercée par la mort, par l'inertie, est reconnue d'emblée, dès les premières pages de l'Esquisse, comme dominant toute la scène, comme représentant l'aspiration la plus profonde de ce qui est provisoirement vivant* ». In *Freud et le plaisir*, Paris, Denoël, coll. La psychanalyse dans le monde contemporain, 1980, p. 89.

4. S. FREUD, « *Esquisse pour une psychologie scientifique* », in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, coll. Bibliothèque de psychanalyse, 1973, p. 315.

polémique avec Jung. Ce sont en particulier deux traits fondamentaux du trouble psychotique qui retiennent l'attention de Freud dans *Pour introduire le narcissisme* : le retrait de la réalité et le délire de grandeur. « *Le délire de grandeur lui-même - affirme Freud - n'est pas créé de rien; comme nous le savons, au contraire, c'est l'agrandissement et la manifestation plus claire d'un état qui avait déjà existé auparavant* »<sup>5</sup>.

Ce qui se manifeste cliniquement n'est jamais une création nouvelle, mais toujours une forme de retour d'un déjà-là. Le narcissisme par retrait des investissements d'objet, symptôme observable cliniquement, doit se fonder sur la base d'un narcissisme non symptomatique, qui, d'être déjà là, doit être (28) qualifié de primaire. « *Nous nous formons ainsi - continue Freud - la représentation d'un investissement originaire du moi; plus tard une partie en est cédée aux objets, mais fondamentalement, l'investissement du moi persiste et se comporte envers les investissements d'objets comme le corps d'un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis* »<sup>6</sup>.

Le narcissisme primaire est l'investissement libidinal originaire du moi. Originellement le moi est objet d'amour, dans le double sens du mot originellement : le moi est le premier objet d'amour et il n'y a pas de moi qui ne soit investi libidinalement. Toute théorie de la libido passe nécessairement par la théorie de la libido du moi (narcissisme) et cette libido du moi est inséparable de la constitution même du moi humain.

Or, la constitution du moi implique un danger pour le développement du moi. Car le narcissisme primaire, assimilé par Freud à un véritable délire de grandeur, porte en lui le risque de dissoudre le moi réel par engorgement de libido narcissique. Au niveau de *Pour introduire le narcissisme*, une nouvelle formation psychique est appelée à parer à ce danger : la formation d'idéal, l'idéal du moi, qui permet de préserver la satisfaction narcissique et d'opérer en même temps la distanciation nécessaire au développement du moi, grâce au déplacement de la libido du moi à l'idéal du moi.

Le narcissisme primaire constitue le moi en même temps qu'il le fait éclater en instances : tel est le point de vue intrapsychique proposé dans *Pour introduire le narcissisme*. *Pulsions et destins des pulsions* reprend ce point de vue en l'élargissant par la mise en situation du moi : Freud y décrit en effet une situation psychique originaire constituée par l'investissement pulsionnel du moi comme situation où la pulsionnalité dont il est question est faite de haine en même temps que d'amour. « *Avec l'entrée de l'objet dans le stade du narcissisme primaire, on parvient aussi à la formation du deuxième sens opposé à aimer : haïr.* »<sup>7</sup> Car Freud rappelle que l'objet est apporté au moi par le monde extérieur pour la satisfaction des pulsions (29) d'auto-conservation et que le moi ne peut pas éviter de ressentir les excitations pulsionnelles internes comme déplaisantes. Dès lors, le moi prend en lui les objets source de plaisir et expulse les objets source de déplaisir. Ainsi, le sens originaire (*ursprüngliche sinn*) de la haine concerne le rapport avec le monde extérieur, à savoir d'abord un rapport d'expulsion, d'anéantissement des objets source de déplaisir.

En 1925, cette haine de l'objet, cet anéantissement de l'objet par expulsion hors du moi sera très exactement assimilé par Freud à la pulsion de mort : « *L'affirmation - comme substitut de l'unification - appartient à Eros, la négation - successeur de l'expulsion - appartient à la pulsion de destruction* »<sup>8</sup>.

La problématique de la constitution et du développement du moi du narcissisme primaire et secondaire, impose de penser l'oeuvre de la haine dans son sens originaire, d'être *haine de l'objet*, haine de la réalité en tant que représentée par l'objet. Et cette haine vise l'anéantissement de l'objet, anéantissement à tout prix même s'il en coûte la mise à mort du moi.

En cela, la mélancolie, « névrose narcissique » selon la dénomination freudienne, reste le modèle prototypique pour penser la violence contre soi, en tant que ce « soi » haï est en fait un autre.

## La violence du lien

Lorsque Freud propose, en 1920, une formulation radicale du conflit psychique en terme de dualisme pulsionnel entre pulsions de vie et pulsions de mort, il répond à une exigence qui lui paraît incontournable : celle de rendre compte du fait que le conflit est répétable toujours identique à lui-même et que sa permanence résiste à toutes les transformations de l'appareil psychique (y compris à celles favorisées par l'analyse). C'est donc la compulsion de répétition qui s'impose comme fait irréductible, manifestation d'une tendance « démoniaque » qu'on ne peut lier et maîtriser, ni (30) interpréter d'après les coordonnées connues de la recherche de plaisir. Si la compulsion de répétition est irréductible, il faut bien admettre qu'il existe une force qui vise la répétition. Freud est même tenté de penser que cette force est le propre de tout être vivant, que tout être vivant porte en lui la tendance à retourner à l'état anorganique.

Résumons brièvement les thèses de Freud concernant la pulsion de mort :

- La pulsion de mort est fondamentalement une pulsion d'auto-destruction, l'hétéro-destruction ne

5. S. FREUD, « Pour introduire le narcissisme » (1914), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1972, p. 83.

6. Ibidem, p. 83.

7. S. FREUD, « Pulsions et destin des pulsions » (1915), in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. Idées, p. 38.

8. S. FREUD. « La négation » (1925), in *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1987, pp. 138-139.

constituant qu'une tentative de soulagement de cette poussée de destruction vers l'extérieur.

– La pulsion de mort est étroitement liée à la notion de réduction des tensions à zéro (principe de Nirvana). Son but est la décharge pulsionnelle totale au prix de l'anéantissement du lien, de l'objet ou de parties du moi.

– La pulsion de mort ne peut se concevoir théoriquement sans situer correctement la pulsion de vie. Eros et Thanatos forment un couple conceptuel indissociable.

L'idée énoncée dans l'*Esquisse* d'une tendance à la réduction des excitations au niveau zéro fait retour d'une manière radicale et d'une manière radicalement nouvelle : le zéro dont il est question dans la pulsion de mort n'exprime pas l'exigence de repos de l'appareil psychique face à l'excitation et au travail qu'elle lui impose. Elle implique la destruction par déliaison, par annihilation du lien à l'objet, quitte à amputer l'appareil psychique de l'une de ses fonctions. La pulsion de mort n'est pas concevable sans le déploiement de la problématique du narcissisme et de l'identification narcissique. Aux deuils que l'objet impose, Thanatos oppose la déliaison, le désinvestissement. A la deuxième théorie des pulsions succède la deuxième topique. L'introduction de la deuxième topique, avec la question centrale des origines du moi, permet de donner une ampleur extraordinaire à ce qui avait été d'abord avancé comme processus local d'une affection particulière, la mélancolie. *Uranfänglich*, identification et investissement d'objet ne peuvent guère être distingués l'un de l'autre, tout comme le moi ne se distingue pas encore du ça, défini comme « le grand réservoir de libido ». Les impulsions érotiques et les investissements d'objet qui en dérivent, sont ressentis par le ça (31) comme des besoins (*als Bedürfnisse*). Et ce sont ces besoins qui déterminent les vicissitudes des rapports entre le moi et le ça. Car le ça ne vise qu'à satisfaire ces besoins alors que le monde extérieur impose le renoncement à l'objet, support de satisfaction pour le ça. De ce conflit naît le moi, ou, à tout le moins, ce qu'on appelle le caractère du moi, en tant que « précipité des investissements d'objet abandonnés ». Tout renoncement à l'objet a des chances de provoquer une « altération du moi (*Ich veränderung*) qu'il faut décrire, ainsi que dans la mélancolie, comme érection de l'objet dans le moi ». « Peut-être cette identification est-elle d'une façon générale la condition pour que le ça abandonne ses objets », ajoute Freud, tout en précisant plus loin qu'il s'agit aussi d'un moyen de maîtriser le ça par le moi, car ainsi « quand le moi adopte les traits de l'objet, il s'impose pour ainsi dire lui-même au ça comme objet d'amour et tente de le consoler de la perte subie; c'est comme s'il lui disait : "Regarde, tu peux m'aimer : je ressemble tellement à l'objet." » C'est grâce à une « grande docilité » (*weitgehenden Gefügigkeit*) que le moi peut maîtriser (*bemeistern*) le ça. En 1924, cette ample docilité sera appelée très exactement « le masochisme du moi », que Freud opposera au sadisme du surmoi. Le modèle mélancolique amène donc la redoutable question du sado-masochisme à l'intérieur même de la problématique de la constitution du moi. Et déjà en 1922, Freud en mesure toutes les conséquences, car il ne peut qu'être cohérent avec ce qu'il venait d'avancer dans *Au-delà du principe de plaisir* et affirmer que cette identification, qui transforme la libido d'objet en libido narcissique, a pour conséquence une désintrinsication pulsionnelle (*Entmischung*). Dans le dernier chapitre du *Moi et le ça* qu'il consacre aux « Etats de dépendance du moi », la férocité possible de cette désintrinsication pulsionnelle est soulignée : « Par son travail d'identification et de sublimation (*Identifizierung und Sublimierungsarbeit*), il (le moi) prête assistance aux pulsions de mort dans le ça pour la maîtrise de la libido; mais il court ainsi le risque de devenir objet des pulsions de mort, et de périr lui-même. Aux fins de cette action d'assistance, il a dû lui-même se remplir de libido, il devient ainsi représentant d'Eros et dès lors, il veut vivre et être aimé ». Le dernier dualisme pulsionnel permet de déployer dans toute son ampleur le processus identificatoire mélancolique. Ce processus inscrit le risque de mort au cœur même du moi. Par contraste, il montre la profondeur de l'amour (*Liebe*), au sens d'aimer (*lieben*) et (32) d'être aimé (*Geliebt werden*). Car désormais aimer n'est plus seulement l'équivalent d'investissement libidinal ou narcissique d'objet, il devient l'équivalent même de vivre. « Vivre est donc pour le moi synonyme d'être aimé » (*Leben ist also für das Ich gleichbedeutend mit Geliebtwerden*), dit Freud à la fin de cet essai. L'accent se déplace de la problématique libidinale, pulsionnelle et désirante, à la problématique identificatoire, cette balance délicate d'amour et de haine, de masochisme et de sadisme, où l'enjeu est que de l'amour circule entre les instances pour que soit limité le déchaînement de haine inconsciente de l'une sur l'autre.

Haine de l'excitation, haine de l'objet et du moi identifié à l'objet, plus radicalement encore haine du lien, de l'investissement, processus fondamental de déliaison : telle est la violence origininaire que Freud n'a cessé de penser tout au long de son oeuvre.







